

Zadie Smith

Sourires de loup



folio

Zadie Smith

Sourires de loup

*Traduit de l'anglais
par Claude Demanuelli*

Gallimard

Couverture : D'après photo © Nicolas Russel/Getty Images.

© *Zadie Smith, 2000. All rights reserved.*
© *Éditions Gallimard, 2001, pour la traduction française.*

Zadie Smith, jamaïcaine par sa mère et anglaise par son père, est née dans une banlieue du nord-ouest de Londres en 1975. *Sourires de loup* est son premier roman. L'histoire de sa parution est étonnante : à peine commencé, ce livre fit l'objet d'enchères à la foire de Francfort, sur la foi de cent pages alors qu'il en compte cinq cents ! Il a reçu de nombreux prix dont les prix Guardian et Whitbread du premier roman.

À mon père et à ma mère
À Jimmi Rahman

« Le passé n'est que prologue. »

Shakespeare, *La Tempête*,
acte II, scène 1.

Remerciements

Je suis reconnaissante à Lisa et Joshua Appignanesi de m'avoir trouvé une chambre — une chambre à moi —, au moment où j'en avais le plus besoin. Merci aussi à Tristan Hughes et Yvonne Bailey-Smith pour avoir procuré à ce livre et à son auteur deux foyers heureux et confortables. Mais j'ai également une dette à l'égard des brillantes idées et de l'œil aigu des personnes suivantes : Paul Hilder, ami et caisse de résonance ; Nicholas Laird, compagnon d'idiotie savante ; Donna Poppy, d'une méticulosité à toute épreuve ; Simon Prosser, qui est bien le directeur de publication le plus judicieux dont on puisse rêver ; et pour finir, mon agent, Georgia Garrett, à qui rien n'échappe.

ARCHIE

1974, 1945

« C'est étrange, mais la moindre brouille, aujourd'hui, semble prendre des proportions vraiment incroyables, et dire d'une chose "C'est sans grande importance", c'est pour ainsi dire blasphémer. Il n'y a aucun moyen de savoir — comment dire ? — lequel de nos actes, laquelle de nos insignifiances restera à jamais sans conséquence. »

Where Angels Fear to Tread
[Monteriano],
E.M. Forster

*Le curieux mariage
en secondes noces d'Archie Jones*

Un matin de bonne heure, tard dans le siècle, à Cricklewood Broadway. À six heures et vingt-sept minutes, en ce 1^{er} janvier 1975, Alfred Archibald Jones, tout de velours côtelé vêtu, était assis dans un break Cavalier Musketeer, rempli de vapeurs d'essence, le visage sur le volant, à espérer que la sentence divine ne serait pas trop sévère. Prostré, les mâchoires relâchées, les bras en croix comme quelque ange déchu, le poing refermé d'un côté (gauche) sur ses médailles militaires, de l'autre (droit) sur son certificat de mariage, pour la bonne raison qu'il avait décidé d'emporter ses erreurs avec lui. Une petite lueur verte clignotait dans son œil, signalant un tournant à droite qu'il n'effectuerait jamais. Il y était résigné. Il y était même préparé. Il avait joué à pile ou face et s'était tenu sans défaillir au verdict du hasard. Il s'agissait là d'un suicide mûrement réfléchi. Mieux, d'une résolution de nouvel an.

Cependant que sa respiration se faisait plus difficile et ses phares plus faibles, Archie était tout à fait conscient que le choix de Cricklewood Broadway allait apparaître bien étrange. Au premier quidam venu qui remarquerait son corps affaissé à travers le pare-brise, aux policiers qui auraient à remplir le

procès-verbal, au journaliste local qui serait amené à résumer l'événement en cinquante mots, à ses proches qui se croiraient obligés de les lire. Coincé entre un énorme complexe de cinémas en béton d'un côté et un gigantesque carrefour de l'autre, Cricklewood ne ressemblait à rien. C'était bien le dernier endroit où mettre un terme à ses jours. Pour tout dire, le type même d'endroit où l'on ne venait que pour aller ailleurs en empruntant la A41. Mais Archie Jones ne souhaitait pas trépasser dans un lieu agréable, forêt lointaine ou bord de falaise frangé de bruyère délicate. À ses yeux, les campagnards se devaient de mourir à la campagne, et les citadins à la ville. Rien de plus normal. *Dans la mort, ce qu'il a toujours été dans la vie*, air connu. Qu'Archibald expire dans cette rue épouvantable où il avait fini par échouer à l'âge de quarante-sept ans, pour vivre seul dans un studio sis au-dessus d'un *fish and chips* désaffecté, était dans la logique des choses. Les plans compliqués (notes de futur suicidé, instructions pour son enterrement), ce n'était pas son genre. Pas plus que l'esbroufe, sous quelque forme que ce fût. Tout ce qu'il demandait, c'était un peu de silence, un peu de tranquillité afin de pouvoir se concentrer. Il voulait un lieu d'un calme absolu, comme l'intérieur d'un confessionnal vide ou celui du cerveau au moment qui sépare la pensée de sa mise en mots. Il voulait que tout soit terminé avant l'ouverture des magasins.

Au-dessus de sa tête, une bande de cette vermine volante qui infestait le quartier prit son envol depuis un perchoir invisible, manifestement prête à fondre sur le toit de la voiture d'Archie, avant d'effectuer à la dernière minute un demi-tour, d'autant plus impressionnant qu'il était parfaitement synchronisé, pour aller se poser sur le toit d'Hussein-Ishmael, boucherie halal réputée. Archie était déjà trop mal en

point pour avoir une conscience claire de l'incident, mais, réchauffé par un grand sourire intérieur, il les regarda débarquer leur cargaison, striant les murs blancs de coulures violettes. Il les regarda tendre leur cou d'oiseau par-dessus le chéneau d'Hussein-Ishmael ; il les regarda regarder le sang qui s'égouttait lentement des animaux morts (poulets, veaux, moutons) pendus à leurs crocs, comme des manteaux à leurs patères, tout autour du magasin. Des pas-vernis, ceux-là. Ces pigeons allaient d'instinct vers les pas-vernies, et c'est pourquoi ils avaient négligé Archie. Car, bien qu'il l'ignorât, et en dépit du flexible d'aspirateur placé sur le siège du passager et servant à lui expédier dans les poumons les émissions du pot d'échappement, la chance, ce matin-là, était de son côté. Oui, elle le recouvrait tel le manteau léger de la rosée matinale. Tandis qu'il commençait à perdre conscience, la configuration des planètes, la musique des sphères, l'infime battement d'ailes d'une écaille chinée en Afrique centrale, et toute une kyrielle d'autres trucs qui d'ordinaire vous mettent dans la merde avaient décidé que le moment était venu d'accorder une seconde chance à Archie. Quelque part, pour quelque raison obscure, quelqu'un avait décrété qu'il vivrait.

*

L'établissement Hussein-Ishmael était la propriété de Mo Hussein-Ishmael, un homme fort comme un Turc, dont le crâne était orné d'une couronne d'épis en guise de cheveux, qui formaient ensuite une fort jolie queue de canard dans le cou. Mo croyait ferme qu'en matière de pigeon, il fallait s'attaquer directement à la racine du mal, laquelle n'était pas la fiente, mais le pigeon lui-même. *L'ennui, c'est pas la merde,*

c'est le pigeon semeur de merde, tel était son mantra favori. Et c'est ainsi que le matin de la quasi-mort d'Archie, comme tous les matins chez Hussein-Ishmael, vit Mo, son ventre énorme posé sur l'appui de la fenêtre, se pencher et fendre l'air à grands coups de couperet pour tenter d'arrêter les dégoulinages violets.

« Foutez-moi l'camp ! Foutez l'camp, espèces de semeurs de merde ! Ouais !! Six ! »

Ni plus ni moins qu'une version revue et corrigée du cricket, au fond, adaptée aux besoins de l'immigrant, six représentant le nombre maximum de pigeons susceptibles d'être estourbis d'un seul coup de batte.

« Varin », hurla Mo pour se faire entendre d'en bas, tout en brandissant son couperet vengeur d'un geste triomphal. « À toi de jouer, mon garçon. Prêt ? »

En dessous de lui, sur le trottoir, se tenait Varin, un jeune Indien en surcharge pondérale plus qu'évidente envoyé ici en stage par erreur et par l'école voisine, et ayant pour l'instant l'allure d'un gros point désesparé et informe écrasé sous le point d'interrogation de Mo. Sa tâche consistait à grimper tant bien que mal à une échelle pour aller récupérer les fragments de pigeons sanguinolents, les fourrer dans un sac en plastique de chez Kwik Save et, après avoir soigneusement refermé celui-ci, aller le déposer dans les poubelles situées à l'autre bout de la rue.

« Allez, mon gros, bouge-toi », cria l'un des employés de Mo, asticotant le derrière de Varin avec un manche à balai, histoire de ponctuer ses encouragements. « Monte-ton-gros-cul-de-Ganesh-hindou-là-haut-et-redescends-nous-un-peu-de-ce-bon-pâté-de-pigeon. »

Du revers de la main, Mo essuya la sueur qui lui dégoulinait du front, soupira, et parcourut Crickle-

wood du regard, passant en revue les fauteuils défoncés et les bouts de moquette abandonnés qui servaient de bars en plein air aux poivrots du coin ; les arcades de jeux avec leurs machines à sous et les taxis — uniformément couverts de fiente. Un jour, Mo en était persuadé, Cricklewood et ses résidents le remercieraient de cet holocauste quotidien ; un jour viendrait ou plus personne, homme, femme ou enfant, n'aurait à mélanger dans cette rue un volume de détergent à quatre volumes de vinaigre pour venir à bout de la merde qui tombe sur le monde. « *L'ennui, c'est pas la merde, répéta-t-il d'un ton solennel, c'est le pigeon semeur de merde.* » Mo était le seul, dans le voisinage, à saisir le problème dans toute sa dimension. Il commençait à se sentir vraiment zen, plein de compassion pour l'humanité entière, quand, tout à coup, ses yeux tombèrent sur la voiture d'Archie.

« Arshad ! »

Un maigrichon, au regard fuyant et à la moustache en guidon de vélo, arborant quatre nuances différentes de marron, sortit de la boutique, du sang plein les mains.

« Arshad ! » répéta Mo, au bord de l'apoplexie, tout en pointant le doigt en direction de la voiture. « Je ne te le demanderai qu'une fois, mon garçon.

— Oui, Abba? » fit l'autre, tout en se dandinant d'un pied sur l'autre.

« Qu'est-ce que c'est que cette putain de bagnole ? Veux-tu me dire c'qu'elle fout là ? J'ai une livraison à six heures et demie. Quinze carcasses de bovidés qui se pointent à six heures et demie. Faut que je puisse les faire rentrer par-derrrière. La viande, c'est mon boulot, tu comprends ou faut qu'j'te fasse un dessin ? Alors, je suis comme qui dirait perplexe..., poursuivit Mo affectant un air d'innocence outragée.

Je croyais que le panneau “Livraisons” était clair. » Accompagnant la parole du geste, il désigna du doigt une caisse en bois défoncée sur laquelle s'inscrivait la légende : « Formèlement interdit de stationé à tout eure du jour et de la nuit. » « Alors, ta réponse ?

— Je sais pas, Abba.

— Tu es mon fils, Arshad. Je ne t'emploie pas pour ne pas savoir. Lui, d'accord, je le paie pour ne rien savoir... », dit-il en passant le bras par la fenêtre pour appliquer à Varin, juste au moment où celui-ci négociait les dangers du chéneau à la manière d'un acrobate sur son fil, un grand coup sur la nuque qui faillit déloger le garçon de son perchoir. « Mais toi, tu es là pour comprendre. Pour entrer les informations sur ordinateur. Pour jeter la lumière sur les zones obscures de l'univers mystérieux du créateur.

— Abba ?

— Débrouille-toi pour savoir ce que cette voiture fiche ici et fais-la partir. »

Mo disparut à l'intérieur. Une minute plus tard, Arshad revenait avec l'explication. « Abba ! »

La tête de Mo reparut à la fenêtre, tel le coucou malicieux d'une pendule suisse.

« Y a dedans un type qui est en train de s'asphyxier, Abba.

— Hein ?

— J'ai gueulé pour me faire entendre à travers la vitre, dit Arshad en haussant les épaules, et j'ai dit au type de dégager, mais il m'a répondu : “Je suis en train de me suicider, foutez-moi la paix.” Comme ça, qu'il m'a dit.

— Interdit de se suicider chez moi, aboya Mo, tout en descendant l'escalier. On n'a pas d'licence. »

Une fois dans la rue, Mo marcha droit sur le véhicule d'Archie, arracha les serviettes qui colmataient l'interstice de la vitre, côté conducteur, et, avec une

Remerciements	13
ARCHIE— 1974, 1945	
1. Le curieux mariage en secondes nocés d'Archie Jones	17
2. Où l'on se fait les dents	49
3. Deux familles	75
4. Et de trois	104
5. Les racines d'Alfred Archibald Jones et de Samad Miah Iqbal	125
SAMAD — 1984, 1857	
6. La tentation de Samad Iqbal	181
7. Molaires	228
8. Mitose	256
9. Aux armes !	293
10. Les racines de Mangal Pande	338
IRIE — 1990, 1907	
11. Erreurs de parcours dans l'éducation d'Irie Jones	365
12. Canines : où les oiseaux ont des dents	425
13. Les racines d'Hortense Bowden	488
14. Plus anglais que nature	499
15. Où s'affrontent Chalfenisme et Bowdenisme	520
MAGID, MILLAT ET MARCUS — 1992, 1999	
16. Le retour de Magid Mahfooz Murshed Mubtasim Iqbal	563
17. Pourparlers et tactiques de la onzième heure	594
18. Le dernier homme ou la fin de l'Histoire	635
19. Le rendez-vous final	667
20. Des souris et des souvenirs	705

Zadie Smith

Sourires de loup

Traduit de l'anglais par Claude Demanuelli

« Un matin de bonne heure, tard dans le siècle, à Cricklewood Broadway. À six heures et vingt-sept minutes, en ce 1^{er} janvier 1975, Alfred Archibald Jones, tout de velours côtelé vêtu, était assis dans un break Cavalier Musketeer, rempli de vapeurs d'essence, le visage sur le volant, à espérer que la sentence divine ne serait pas trop sévère. Prostré, les mâchoires relâchées, les bras en croix comme quelque ange déchu, le poing refermé d'un côté (gauche) sur ses médailles militaires, de l'autre (droit) sur son certificat de mariage, pour la bonne raison qu'il avait décidé d'emporter ses erreurs avec lui. Il avait joué à pile ou face et s'était tenu sans défaillir au verdict du hasard. Il s'agissait là d'un suicide mûrement réfléchi. Mieux, d'une résolution de nouvel an. »

Maniant le loufoque, la satire et l'humour avec un art consommé, Zadie Smith produit ici un premier roman détonnant, qui frappe par son ambition et son extraordinaire énergie. Ajoutons l'actualité des sujets abordés et la vitalité d'une prose qui se colore de tous les accents de la terre.